Blanche Lamontagne-Beauregard

Ma Gaspésie

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Carte postale du village de Bonaventure (partie ouest), vers 1910.

Blanche Lamontagne-Beauregard (1889-1958)

Ma Gaspésie

Fille du Saint-Laurent aux magiques contours,
C'est un pays de monts, de coteaux pittoresques,
Où les rochers, flanqués de parois gigantesques,
Voisinent la montagne aux gracieux détours.

La mer baise ses pieds, la vague enchanteresse,
Y jette ses refrains dans le couchant vermeil ;
Et la vigueur de ses norois et son soleil
Nous font lever le front, sous leur rude caresse...

Ses collines, ses caps qui dominent la mer
Sont comme des géants, résistant aux années,
Que ni les vagues, ni les brises déchaînées
Ne peuvent ébranler sur leur socle de fer...

Au-dessus de ses monts à la haute corniche
Les cèdres et les pins forment de verts bouquets,
Et dans la profondeur des bois et des bosquets
Le vorace épervier auprès des pinsons niche...

Si blancs sont les bateaux qu'on y voit louvoyer,
Si large est l'horizon dans la brise légère,
Que notre âme, à son tour éprise de lumière,
Pour des cieux inconnus voudrait appareiller...

Il n'est pas de pays, pas d'endroit sur la terre
Où souffle un vent plus pur, où vit plus de beauté.
La poésie éclate en sa rusticité,
Et l'aigle et ma pensée habitent dans son aire...

Ma pensée inlassable, avide d'infini,
Battant de l'aile aux murs des sublimes rivages,
Revient obstinément à ces rives sauvages
Comme l'aigle revient mourir près de son nid !...

LES HORIZONS

Voiles blanches

Ô ciel pur, que ma jeune prunelle éblouie,
Jadis, a contemplé toujours avidement,
Voiles blanches, splendeurs divines, ondoiement,
Coups d'ailes, vols légers du ciel de Gaspésie,

Mer argentée où l'œil fidèle s'extasie,
Gais départs qui ne sont que recommencement,
Horizon infini qui parle éperdument
De rêve, d'envolée et d'âpre poésie ;

C'est grâce à vous que j'ai dans mon cœur étoilé
Des voiles en partance et du désir ailé,
C'est grâce à vous que j'ai maintenant en mon âme

Des blancheurs de flottille aux mirages lointains,
Et que mon rêve, épris d'aubes et de matins,
Est une flotte immense aux voilures de flamme !...

Rusticité

Sans artifice, avec une âpre fermeté,
Que mon vers te célèbre en ta rude beauté,
Ô terre que j'adore avec sincérité !

Oui, que mon vers te loue avec idolâtrie,
Fleur de pierre que les tempêtes ont meurtrie,

Sol préféré des miens, ô petite patrie !

Qu'il chante la grandeur superbe de tes monts,
Tes algues vertes, tes récifs, tes goémons,
Et tes terribles vents du nord que nous aimons...

Qu'il chante tes vaisseaux à la tremblante voile,
Tes sombres nuits en mer, sans lune et sans étoile,
Et tes pêcheurs vêtus de jaune et lourde toile...

Que mon vers te célèbre en ton grave décor ;
Qu'il chante tes sommets hautains où l'aigle dort,
Et tes vieillards rêvant près de tes grèves d'or...

Qu'il chante la fureur de tes brises d'automne,
Ton fleuve rugissant, ton onde qui moutonne,
Tes faîtes enneigés sous un ciel monotone...

Sol des frimas, splendeur sans bornes, majesté,
Terre de rêve et d'envolée, immensité,
Que mon vers te célèbre en ta rude beauté !...

Chant du matin

Vers le large où s'élève un souffle vaporeux,
Tandis que passe au loin la brise désirée,
En sa chaloupe, pour la pêche préparée,
Le vieux pêcheur s'en va dans le jour langoureux...

L'aube, de rose teint encor les monts ombreux.
Une douceur de rêve erre sur l'eau moirée,
Et l'écho, traversant l'atmosphère éthérée,
Apporte sur la mer des bruits mélodieux...

Des bruits connus, venant de la fertile terre,
Des échos du réveil... Le pêcheur, solitaire,
Se dresse, frémissant, sur le flot incertain ;

Et de l'exil mouvant où se passe sa vie,
Il écoute d'une âme étonnée et ravie,
L'alouette qui chante au loin, dans le matin !...

La chambre

Près du toit où tombait la lumière dorée
D'un ciel large, toujours somptueux et vivant,
Près de la mer, en face du soleil levant,
Était ma chambre avec sa lucarne azurée.

Au pied du cap abrupt à la crête ajourée
La mer roulait sans cesse un flot noir et mouvant ;
Avec les chants lointains et les plaintes du vent,
Montait vers moi la grande voix de la marée...

Parmi l'éblouissante et douce paix du jour,
Sans cesse, mon regard suivait avec amour
L'aile blanche de quelque gracieuse barge ;

L'air lui-même semblait presqu'immatériel,
Et l'immense horizon, l'infini, l'éternel,
M'entraient au fond du cœur avec le vent du large !...

Chanson

On dit que ce pays est rude,
Que trop grande est sa solitude,

Et trop sauvages ses forêts ;
Que trop ingrats sont ses guérets ;
On dit que son flot en furie
Pendant de trop longs jours charrie
Le froid, le givre et le glaçon...
– Qu'importe, je veux le mettre en chanson !...

On dit que son pêcheur, robuste,
Est trop somnolent, qu'il est fruste,
Qu'il est bavard et langoureux,
Et pas assez ambitieux ;
On dit qu'un rêve vain l'obsède,
Et que même au sommeil il cède,
Parfois, en tenant l'hameçon...
– Qu'importe, je veux le mettre en chanson !

On aime tout en ceux qu'on aime,
Et le plus grand défaut lui-même
Devient presque de la beauté
Quand il se nomme hérédité !...
Ne chante-t-on pas dans sa race
La laideur ainsi que la grâce,
Le merveilleux, le sans-façon ?...
– Tout a sa place dans une chanson !...

Je veux que par ma fantaisie,
Tout entière ma Gaspésie,
Avec ses pêcheurs nonchalants,
Ses neiges, ses flots ruisselants,
Son âme dolente et joyeuse,
Ses varechs, sa côte venteuse,
Et ses relents de vieux poisson,
Vole sur les ailes de ma chanson !...

Tendresse

Aujourd'hui, je ne puis vraiment faire autre chose
Que de t'aimer, ô mon pays ! L'aigle se pose
Sur la rive. On entend rire les flots joyeux...

Le vent a secoué les ailes du navire.
L'onde est resplendissante et la montagne y mire
Sa lourde chevelure aux reflets somptueux...

Sur les récifs fameux où la vague s'est tue
Il semble que la paix des ombres accentue
La sauvage beauté qui charma mes aïeux !...

Nulle part ici-bas il n'est rade plus belle,
Et les voiles ployant sous l'air qui les appelle,
Comme de grands oiseaux palpitent sous les cieux...

Le lointain vibre. Au long des falaises sereines
Le calme emplit les nids farouches. Les sirènes
Éblouissent le soir de leurs chants amoureux...

La brise pour mon front a de chaudes caresses,
Je sens grandir en moi de lointaines tendresses ;
L'amour de mon pays chante en mon cœur heureux !...

Le rocher Percé

Regarde : le soleil au déclin captivant
Retombe sur la mer brillante de phosphore,
Et les Caps des Trois Sœurs et le Pic de l'Aurore
Ont des cheveux de feu que fouette le vent.

Le soir vient : Dans le large au silence émouvant

Parfois une furtive voile flotte encore,
Comme un grand papillon que la nuit fait éclore,
Et qui, sur le flot noir, vient se poser souvent...

La vague, lentement, chante sa mélodie...
Le ciel semble crouler dans un rouge incendie ;
Notre cœur, ébloui, se fond dans la beauté...

Les mouettes, lueur blanche, volent ensemble,
Et, ce rocher perdu dans le couchant, me semble
La porte qui conduit à la Sainte Cité !...

Gaspésie, terre du silence...

I

Sur les rochers la brise
Folâtrement descend,
Le flot léger se brise
Sur le cap brunissant ;

Un voilier se balance
Dans le large, incertain ;
Le magique silence
Chante dans le lointain...

Les humbles maisonnettes,
En leur manteau de paix,
Se découpent, très nettes,
Au pied des monts épais...

L'horizon clair et rose,
Se transformant soudain,
Ressemble à quelque rose

Du céleste jardin...

L'esquif d'un blanc nuage
Au mât fait d'arc-en-ciel,
S'en va pour un voyage,
Entre les mers du ciel...

Frêle et neigeuse troupe
Aux rythmiques élans,
Dans l'air s'élance un groupe
De nobles goëlands...

Leur corps blanc où sans cesse
Le jour vient rayonner,
Est plongé dans l'ivresse
De monter, de planer !...

Leurs grandes ailes pâles,
Au vol silencieux,
Sont comme les pétales
D'un lys mystérieux,

D'une fleur ingénue
Échappée au guéret,
Qu'une main inconnue
Sur l'onde effeuillerait !...

II

Terre silencieuse, ô belle Gaspésie,
Par le pouvoir divin entre toutes choisie
Pour être fière, pour être un sol de beauté,
Pour éveiller en nous l'instinct d'éternité,
Que de fois, sur les bords de tes sublimes grèves,

Le soir, j'ai promené mes tourments et mes rêves !...
Rien ne me répondait que la voix de tes flots ;
La lune enveloppait de pourpre les îlots ;
Des nuages légers passaient comme une flotte
Que l'ange de la nuit adroitement pilote,
Et le Rêve parlait à mon esprit charmé,
Comme une mère parle à l'enfant bien-aimé !...

III

Mais hélas ! ici-bas, tout mue et se transforme !
Le mont change d'aspect, le roc change de forme ;
Ô terre du silence, un jour tu deviendras
La terre des cités, des bruits et des contrats !...
Le progrès inlassable a des jambes d'Hercule :
Devant lui la timide et douce paix recule.
Plus l'homme est mercantile et moins il est pensif ;
Nul n'interrogera les échos du récif...
De tes monts radieux les forêts dépouillées
Verront leur chair meurtrie et leurs gloires souillées...
Les fleurs du rêve, en tes jardins, se faneront,
Les goëlands, vaincus, de tes rives fuiront...
Adieu le vol réjouissant des goélettes !
Adieu l'étincelant coup d'aile des mouettes !...
Adieu les bégaiements, les chansons et les cris
Des jeunes loups-marins, au dos soyeux et gris !..
Adieu la voix plaintive et douce de l'outarde
Qui, guidant ses petits, dans les anses s'attarde !..
Adieu les soirs divins, les soirs silencieux
Où dans ses bras la mer semble bercer les cieux !...
Sur ton ciel sans couleur et ta plaine embrumée
L'usine et ses engins cracheront la fumée ;
Les poètes en vain chercheront sur tes bords
Le calme qui jadis animait leurs transports ;

Tu seras devenue une terre opulente
Où viendra se ruer la foule turbulente,
Et, sur tes flots troublés, les oiseaux éperdus,
Pleureront ton silence et ta beauté perdus !...

Dimanche

I

Quand la cloche égrenait dans l'air ses notes pures,
Appelant, pour prier leur Maître, les humains,
Ils passaient, soulevant au choc de leurs voitures,
Dans un nuage d'or le sable des chemins.

Hommes du sol, pêcheurs, fronts pensifs, cœurs austères,
Bras faits pour la charrue ou pour le gouvernail,
Et les forts bûcherons, fils des bois solitaires,
Simples êtres grandis par l'auguste travail...

Ils venaient tous : ceux de la grande solitude,
Les hôtes des forêts, les hôtes du flot vert,
Ils venaient tous, le cœur plein de mansuétude,
Courbés devant l'autel et le front découvert...

Les plus proches, à pied se rendaient à l'église,
Formant groupes, causant, sur un ton amical,
Assagis par la foi qui nous idéalise,
Et subjugués par le charme dominical.

La mer chantait, frappant les falaises altières,
La Pointe d'Échouerie et Sainte-Anne des Monts ;
Le vent traînait partout des senteurs forestières,
Et des grèves montait l'odeur des goémons...

C'était dans cette église basse et sans richesse,
En un vieux banc marqué par la griffe du temps,
Qu'autrefois j'entendais pieusement la messe,
Près des calmes pêcheurs et des doux habitants...

Qu'ils étaient suppliants, qu'humbles étaient leurs gestes !
Qu'ils se faisaient petits dans le temple béni,
Eux qui pourtant sondaient les mystères célestes,
Et dont les yeux profonds voyaient tant d'infini !...

D'un côté l'océan, de l'autre, les ravines...
Que cette messe avait de sombre gravité !
Et comme elle va droit vers les splendeurs divines
La prière qu'on fait devant l'immensité !...

Je me souviens de ta grandeur, calme dimanche ;
Du silence que, seul, le flot grave interrompt ;
Du vieillard qui courbait sa belle tête blanche,
Et du rayon d'azur qui tombait sur son front !...

II

Ceux dont les larges mains creusent la bonne terre,
Et qui font reculer les ours, au bois tapis,
Demandaient au Seigneur que leur champ solitaire
Soit bientôt débordant d'innombrables épis...

Ceux qui pêchent, voués sans cesse aux noires vagues,
Qui labourent la mer où s'usent les galets,
Et louvoient dans les soirs sans lune, et les nuits vagues,
Voulaient que le poisson alourdît leurs filets...

Les vaillants bûcherons, les dompteurs du vieux chêne,
Ceux qui sentent toujours l'ombre et la nuit sur eux,

Priaient pour que le dur travail qui les enchaîne
Soit moins rude, et l'hiver un peu moins rigoureux...

Les uns rêvaient de large brise enflant les voiles,
De pêche ruisselante au sein du flot mouvant,
Les autres, de grands blés chantant sous les étoiles ;
Leur prière montait sur les ailes du vent...

Par l'immense portique entr'ouvert sur la plaine,
Le jour entrait à flots, éblouissant et clair,
Tandis qu'on entendait, de la grève prochaine,
Qu'on entendait monter les sanglots de la mer !...

Jeune fille à l'église

Je la voyais parfois, radieuse et candide,
La calme jeune fille aux longs cheveux châtains,
Qui portait dans ses yeux comme un reflet splendide
Des voiles qu'on voit poindre en l'or pur des matins...

S'agenouillant, ravie, et les paupières closes,
Belle comme un vivant symbole de la foi,
Promenant sur un vieux chapelet ses doigts roses,
Elle assistait au saint office avec émoi.

Un peintre aurait fixé sa figure opaline,
– Ainsi que la Joconde au sourire divin –
Avec son grand chapeau de pâle mousseline
Et son col ajouré dans le genre ancien...

Parfois, une rougeur à son front... La dentelle
De son fichu montait en grands coups oppressés...
Sans doute un souvenir... De quoi rougissait-elle ?
Et quel beau vol d'amour traversait ses pensers ?...

Sans doute, elle songeait à quelque capitaine,
Un jeune homme au regard profond comme les flots,
Qui voguait tristement sur la vague lointaine,
Confiant à la nuit sa peine et ses sanglots...

Des rêves qui devaient intéresser les anges
Palpitaient sous ses cils ombrageants et soyeux,
Et je voyais grandir en des flammes étranges,
La ferveur qui brillait dans le fond de ses yeux...

Un reflet d'or jouait sur sa tête admirable,
La prière agitait ses lèvres de corail,
Et son visage fin et pur était semblable
Aux visages de saints sculptés dans un vitrail !...

Chant d'amour du jeune marin

Le vent chante dans le mât d'hune,
Vois-tu, là-bas, briller la lune
    Au pur contour ?...
La brise gonflera nos voiles,
Et tes yeux seront mes étoiles,
    Ô mon amour !...

Partons bien vite en ma nacelle !
L'air est propice et l'onde est belle
    Pour naviguer...
La vague doucement palpite,
Et le flot berceur nous invite
    À louvoyer !...

Lorsque je te vois si jolie,
Au fond de mon âme éblouie,
    Je suis jaloux

De l'aube qui, sur toute chose
S'arrête, et qui poudre de rose
    Tes cheveux fous !...

Je suis jaloux du vent farouche
Qui, sur ta séduisante bouche,
    Va se poser...
Je suis jaloux du jour frivole
Qui, sans crier gare, te vole
    Un doux baiser !...

Je prierai les brunes sirènes,
Du flot, puissantes souveraines,
    Chantant en chœur,
De faire naître une tempête :
Alors j'aurai ta chère tête
    Contre mon cœur !...

Le vent chante dans le mât d'hune
Vois-tu, là-bas, briller la lune
    Au pur contour ?...
La brise gonflera nos voiles,
Et tes yeux seront mes étoiles,
    Ô mon amour !

Le vieux marin

Jadis, jeune homme au cœur rempli d'enchantement,
Sous le ciel transparent comme un voile de soie,
À l'heure où la sirène en ses charmes ondoie,
Il voguait sur sa barque au fier équipement...

Il aimait les grands vents, le vaste bercement
Du flot capricieux qui chante et qui rougeoie,

Et son âme éprouvait une divine joie
À naviguer la nuit, sous un clair firmament...

Maintenant, il n'est plus qu'un vieux sans espérance.
Son beau front est marqué du sceau de la souffrance ;
À ses lèvres, le vent du large semble amer...

Et, tandis que, filant vers des aubes nouvelles,
Passent, à l'horizon, les blanches caravelles,
Il regarde tomber le soleil dans la mer !...

La maison

Transi sous le brouillard du soir aux mornes teintes,
Harcelé par le froid et par l'intempérie,
Le pêcheur, revenant sur le flot en furie,
Cherche des yeux la côte aux lumières éteintes.

Sur les rochers à pic courent de longues plaintes.
La mer bat la chaloupe avec sauvagerie.
Il tremble. Dans le vent sa main endolorie
Saisit mal le cordage aux humides empreintes...

Hélas ! le vent du large a brisé son filet,
Et dans le flot troublé du sable ruisselait.
La pêche est nulle. Au loin, la nuit sinistre rampe...

Mais sous le rude froc son cœur bat follement,
Car il voit, dans les plis du noir escarpement,
Sa maison où l'épouse a rallumé la lampe !...

Le repas

Il paraît sur le seuil le pêcheur musculeux ;
Son front est ruisselant d'écailles argentées,
Et ses épaisses mains sont comme tachetées

De saumure et d'embrun laissés par les flots bleus.

Le voici donc encor chez lui : Qu'il est heureux !
La joie éclate en ses prunelles veloutées...
Dès le seuil, oubliant les vagues redoutées,
Vers les doigts de l'épouse il tend ses doigts calleux...

Tout près, au bas du cap, hurle la mer démente,
Et le vent, comme un loup qu'on traque, se lamente...
Il fait brun. Sur les flots erre le soir blafard...

L'homme se met à table avec un œil d'envie,
Cependant que la femme, empressée et ravie,
Apporte dans un plat la morue et le lard...

Crépuscule

D'un côté c'est la mer, de l'autre la colline.
Des monts puissants, ornés de contours argentés,
Des forêts où circule une brise saline,
Et des foins mûrissant près des flots tourmentés...

Dans les ravins herbeux de blancs moutons vont paître
La cloche des troupeaux tinte dans le ciel clair ;
C'est la simple douceur d'un village champêtre
Avec les horizons infinis de la mer.

L'air est grand et fouette âprement le visage
La rive retentit du chant des goëlands,
Cependant qu'enfouis au sein du paysage
Les coqs lancent partout leurs cris rauques et lents.

La brunante descend. Sous la nue enflammée
Un jeune matelot égrène sa chanson,

Et la brise soufflant sur la plaine embaumée
Mêle à l'odeur des champs la senteur du poisson.

Une voile qui fuit au large, solennelle,
Sombre dans le lointain paisible et rougissant.
Tout est calme. Un canard bat l'onde de son aile.
Une barque languit dans le soir grandissant...

Le pêcheur, lentement, d'un bras robuste et leste,
Relevant son filet entre l'onde et l'azur,
Semble quelque ouvrier d'une mine céleste
Qui, sur la mer d'argent, roule des flots d'or pur...

Nuit en mer

Douceur du soir calmé qui tombe sur les flots !
Immense apaisement de la brise et des ondes ;
Charme mystérieux sortant des eaux fécondes,
Et qui verse la joie au cœur des matelots !...

Ils rêvent dans leur barque, à l'ombre des îlots...
Des troupes de huards défilent, vagabondes.
La nuit qui rampe étouffe en ses ombres profondes
Au loin, toute lueur des terrestres falots...

Le ciel est d'or éteint et l'onde est comme morte.
Le paisible horizon, du sol ne leur apporte
Nul écho de clocher, nuls murmures, nuls bruits...

La grande immensité les sépare de terre,
Et, seuls dans cette nuit pesante de mystère,
Ils écoutent chanter les noirs « rouabiscouis* ».

* Espèce de loups-marins à la voix chantante.

En hiver

I

Tandis que le vent sur leurs toits
S'abat, hurlant, et que parfois,
Les neiges en vagues s'élèvent,
Fumant leur pipe au coin du feu,
Ils songent au large, au ciel bleu :
Le flot fait les hommes qui rêvent !...

Et quand la nuit sur eux descend,
Cette foi qu'ils ont dans le sang
S'éveille, et leurs lèvres supplient
Le vieux crucifix de bois dur
Qui trône dignement au mur :
Le flot fait les hommes qui prient !

Ces hommes qui n'ont jamais peur,
Qui bravent la mer en fureur,
Et que toujours les flots enchantent,
Ces hommes, pauvres et contents,
L'hiver, chantent par tous les temps :
Le flot fait les hommes qui chantent !...

II

Comme l'homme du sol abandonne ses champs
Quand la neige s'étend au fond des sapinières,
Les laboureurs des flots regagnent leurs chaumières,
Les yeux pleins de reflets d'aubes et de couchants...

Quand l'hiver en furie assaille les penchants,
Et que les monts secouent leurs neigeuses crinières,
Les pêcheurs attendant les brises printanières
Emplissent leur maison de rires et de chants...

– Ô vous tous qui dormez dans vos tombes lointaines
Vieux loups de mer, pêcheurs, marins et capitaines,
Ô vous, leurs pauvres, vous, leurs rustiques aïeux,

Comme vous seriez fiers de les voir et d'apprendre
Qu'au printemps, les flots bleus sont vifs à les reprendre
Et qu'ils sont demeurés simples, forts et joyeux !...

Le vieux fumeur

Coiffé d'un lourd chapeau dont le bord forme bec,
Le visage cuivré, marchant comme un homme ivre,
– Comme marchent tous ceux que la pêche fait vivre –
Et les habits couverts de sel et de varech,

Il revient, emportant dans un linge bien sec,
En retour du poisson que tout l'automne il livre,
Un énorme paquet de tabac à la livre,
Que pour lui les marchands achètent à Québec...

Tu peux venir, hiver, ô roi de la tempête !
Il porte sous son bras de quoi te faire fête ;
Des éclairs de plaisir passent dans ses yeux bleus...

Il évoque les calmes jours auprès de l'âtre,
Et l'odeur du tabac et la pipe de plâtre
Qui trône dans la paix des soirs silencieux !...

Berçeuse gaspésienne

Le ciel est noir. La mer mauvaise
Hurle là-bas, sur la falaise...
Dans votre « ber », mes bien-aimés,
    Dormez, dormez !...

Comme ce soir, la mer méchante
Grondait dans le brumeux lointain,
Quand, brave, et l'âme confiante,
Il s'embarqua de grand matin...
Cet homme qui fut votre père,
Dont je disais le nom tout bas,
Et qu'encor malgré tout j'espère,
Hélas ! hélas ! ne revint pas !

Le ciel est noir. La mer mauvaise
Hurle, là-bas, sur la falaise...
Dans votre « ber » mes bien-aimés,
    Dormez, dormez !...

Je ne l'ai pas vu reparaître
À notre seuil, et mon souci
Est de me dire : « Un jour peut-être
Au large ils s'en iront aussi ! »
Ah ! je vois déjà les tempêtes,
Les vents qui vous assailliront...
Serez-vous donc, ô chères têtes,
Ceux que les flots engloutiront ?

Le ciel est noir. La mer mauvaise
Hurle, là-bas, sur la falaise...
Dans votre « ber » mes bien-aimés
    Dormez, dormez !

Mais non ! De ma tombe profonde

Mon œil sur vous se posera ;
Ma main vous guidera sur l'onde,
Et vers le port vous mènera...
Vos nuits seront blanches d'étoiles,
Ô vous mes fils, ô mes enfants,
La brise gonflera vos voiles,
Et vous reviendrez, triomphants !...

Le ciel est noir. La mer mauvaise
Hurle là-bas, sur la falaise...
Dans votre ber, mes bien-aimés,
    Dormez, dormez !...

La maison hospitalière

Basse et solide, aux pieds des monts échevelés,
La maison du colon gaspésien repose,
À demi perceptible au sein du brouillard rose
Que le soir a jeté sur les caps dentelés.

Jusque sur les récifs par le flot modelés,
Sur la mer et les champs, sa lumière se pose ;
Sa lampe éclaire au loin la plaine grandiose,
Comme un phare allumé sur la vague des blés...

Passant, si le hasard t'y conduit à cette heure,
Sache que dans cette humble et tranquille demeure
Sont des draps blancs où nul encore n'a dormi :

Pour toi l'on sortira ces trésors de l'armoire,
On t'offrira gaiement à manger et à boire
Et tu seras reçu, crois-moi, comme un ami !...

Paysage d'automne

C'est l'automne. Un brouillard recouvre toute chose.
Une exquise mollesse envahit les ravins,
Et la terre, comblée en ses trésors divins,
    Semble une veuve en robe rose...

Sous des ressorts secrets on voit partout errer
Les feuilles que bientôt la grande mer emporte,
Et le vent qui, le soir, vient forcer chaque porte,
    Ne sait s'il doit rire ou pleurer !...

On dirait qu'une main invisible déroule
Des ouates, des fuseaux aux longs fils argentés ;
Et partout, sur la grève, en bonds précipités
    Courent de blancs duvets de poule...

Dans les bois dénudés perce le ciel très pur.
Les bois sont ouvragés de riantes fontaines,
De clartés, de dessins aux formes incertaines
    Et d'étranges fleuves d'azur...

Le jardin parsemé de feuilles violettes
Laisse voir ses navets cuivrés, ses choux soyeux,
Et l'on y voit jouer, parfois, vifs et peureux,
    Des goëlands et des mouettes !...

La ferme

Ici, nous n'avons plus devant les yeux, la mer,
La mer immense avec ses quais, ses goélettes,
Ses lourds vaisseaux et ses légères silhouettes
Qui tremblent dans le jour éblouissant et clair.

Du côté des forêts, en gagnant la montagne,
Où s'étalent au pied des sommets les vallons,
Entre les champs garnis d'épis soyeux et blonds,
Nous voici parvenus à la chaude campagne.

Plus rien de cet air frais soufflant sur les récifs :
Ici c'est la douceur odorante des plaines,
Des buissons reverdis, des vivantes haleines,
Et des jardins rieurs sous les chênes massifs...

Au détour du sentier voici la ferme antique,
Ayant la gravité pieuse d'un couvent.
Son seuil usé, sa porte ouverte dans le vent
Annoncent la demeure accueillante et rustique...

Près d'elle est un buisson de rosiers épineux
Où scintillent des vols légers de libellule...
La demeure repose, et le soleil qui brûle
Esquisse sur ses murs des dessins lumineux.

Le four à pain au fond d'une cour solitaire,
Disparaît sous un mur de lierre et de buis,
Dans l'herbe une margelle annonce le vieux puits.
Une haleine de feu s'élève de la terre...

Sur un banc de bois brut, tombant de vétusté,
À l'ombre d'un sapin qui du vent le protège,
Un vieillard dont le front est blanc comme la neige
Au soleil de midi chauffe son dos voûté...

La brise, au sein des feuilles, mollement s'apaise...
– « Où sont, dit le vieillard, nos pauvres matelots ? »
Il songe à ses deux fils qui s'en vont sur les flots,
Et qui se sont donnés à la vague mauvaise...

Tandis que le soleil joue et brille dans l'air,

Lui, le vieux laboureur dont le sol fut la vie,
Levant les yeux au Ciel humblement le supplie
De ramener au port les hommes de la mer...

Le prêtre colon

Prêtre, et soldat du sol, apôtre surhumain,
Broyant dans la forêt les troncs à rude écorce,
Le cœur brûlé d'ardeur, les bras bouillants de force,
Au pied des hauts sommets il ouvrit le chemin...

Tel un géant antique à la hache d'airain
Sa soutane enroulée autour du large torse,
Avec les bûcherons, dans la glèbe retorse,
De l'aube au soir il fit les plaines de demain...

Et plus tard, devenu vieux et courbé par l'âge,
Heureux, il admirait le modeste village,
Et les champs où le seigle épié mûrissait ;

Tandis que souriait la colline embaumée,
Et que des toits montait, le soir, l'humble fumée,
Le prêtre, radieux, tout bas les bénissait !

LA FORÊT

Le gîte du bûcheron

C'est le soir. Déposant pour l'instant sa cognée
Le noble bûcheron, au seuil de sa maison,

Regarde la brunante assombrir l'horizon,
Et faire en la forêt une sombre trouée...

De nocturnes frissons passent sur la feuillée,
Chênes, cèdres, sapins à l'épaisse toison
Reposent. On croirait dans cet antre sans fond
Entendre pousser l'herbe et marcher l'araignée...

Du sein des profondeurs la voix des fraîches eaux
Monte avec le dernier ramage des oiseaux...
Un silence infini s'étend au fond des brousses...

Les bois semblent rêver... L'herbe ne bouge pas,
Et sous la feuille on croit reconnaître les pas
De la divine nuit qui marche sur les mousses...

Aux forêts gaspésiennes

Cependant que la lune argente les rivages
Et que la grève appelle à ses pieds les flots bleus,
Cependant que la nuit brunit les pâturages,
Et que les monts secouent dans le vent leurs cheveux,

Ô forêts qui chantiez au jour de ma jeunesse,
Dont la voix enchanta mon radieux printemps,
Forêts qui dominez comme une forteresse,
De loin je vous revois, de loin je vous entends !

Comme la mer vous êtes belles et puissantes,
Votre vague s'étend autour des verts îlots ;
Vous portez l'infini dans vos branches géantes
Et vous avez aussi vos chants et vos sanglots...

J'écoute... Vous chantez... Vos bruyantes ramures

Pleurent, chantent, frémissent toutes à la fois ;
Puis cet hymne grandit ; vos chansons, vos murmures
Sont un orgue grondant sous la voûte des bois...

J'écoute... Vous chantez, forêts gaspésiennes,
Dans l'air tiède des soirs vos souffles apaisés
Ont des gazouillements, des paroles humaines,
De longs soupirs d'amour et des bruits de baisers...

Oui, c'est vous, ô forêts, monts vierges et sublimes,
Que j'aime ! Oui, c'est vous, asile, profondeur !
Vos contours ont grisé mon œil amant des cimes,
Et mon âme par vous s'imprégna de grandeur !...

Et quand, parfois, je songe à mes heures bénies
Quand le passé renaît en moi, simple et vainqueur,
Je me rappelle encor vos saintes harmonies,
Et votre grande voix vient chanter dans mon cœur !...

Retour des bois

Comme le vent ployant les avoines en gerbes,
Et qui, folâtre, va de buisson en buisson,
Comme l'oiseau joyeux, égrenant sa chanson,
Comme le papillon, volant d'herbes en herbes.

Nous partions le matin, par un jour réchauffant,
Foulant l'herbe sauvage, et le lierre et la ronce,
Le long des marais bleus où notre pied enfonce,
Et ta main d'écolier tenait ma main d'enfant...

Un ciel pur et léger dorait le paysage.
Les plus petits ruisseaux semblaient des lacs d'argent,
Et dans ces lacs, miroirs au teint clair et changeant,

Nous mirions tous les deux notre jeune visage...

En ces recoins touffus qui semblent des berceaux,
Souvent nous faisions halte, épris de quiétude,
Et, pour calmer du jour l'ardente lassitude,
Nous buvions dans nos mains l'eau claire des ruisseaux.

Bouleaux au teint de nacre, ormes aux tons de marbres,
Bois féconds et cachés, tous nous étaient connus,
Et quand nous effleurions des mains leurs fils ténus,
Un long frémissement courait d'arbres en arbres...

Ah ! quelle bonne joie, et quel plaisir c'était
De revenir, le soir, en suivant la ravine,
Cependant que, jetant dans l'air sa voix divine,
Le lointain angélus au village tintait !...

Le soleil reculait, les monts devenaient roses ;
Les parfums de la nuit montaient du vert sarment ;
Et nous redescendions la côte, lentement,
Les bras chargés de fruits, de feuilles et de roses...

Alors, subitement, passait devant nos yeux
La chère vision, la vision très nette,
D'une fumée au loin et d'une maisonnette
Où le charme du soir planait, silencieux...

La chère vision d'une table massive
Où le repas frugal sur la nappe fumait,
Et de ce coin paisible et chaud où l'on dormait,
Dans un grand lit tout blanc qui sentait la lessive...

Or, lorsque, réunis pour la centième fois,
Nous veillions en famille, ainsi que c'est l'usage,
Nos habits, imprégnés des senteurs du feuillage,
Jetaient dans la maison la saine odeur des bois...

Et tandis que du soir les couleurs et les flammes
Drapaient notre foyer d'un magique reflet,
En cette heure sublime et grave, il me semblait
Que l'âme des forêts se mêlait à nos âmes !...

Le vieux pin

Il n'est plus qu'un fantôme au milieu des sillons,
Et ses feuilles sur lui sont comme des haillons...
Mais il fut grand et beau, jadis, dans sa jeunesse.
Jadis, il vit passer, sous sa ramure épaisse,
Par les soirs attiédis, muets et langoureux,
Il vit passer, rêveurs, les couples d'amoureux.
Il a vu revenir du champ, entre les saules,
Le moissonneur portant sa faulx sur ses épaules,
Et ses fils, ruisselants de sueur, harassés,
Boire au creux de leurs mains l'eau pure des fossés...
De même, du côté des flots il a vu poindre
La barque, que d'or clair le soleil semble teindre ;
Du large il entendit les vibrantes chansons
Des pêcheurs apportant leurs charges de poissons...
Il a vu des enfants, des filles et des femmes
Au front pur, aux pieds nus, à l'œil brûlant de flammes,
Passer... Et maintenant, ils sont devenus vieux.
Sur eux tous a soufflé la brise des adieux...
Le pin abandonné frissonne dans l'espace,
Et dans son deuil il nous rappelle que tout passe,
Que tout décroît, que tout s'en va, que tout s'éteint,
Que bien vite le soir remplace le matin,
Que le plus beau jardin devient une hécatombe,
Que bientôt le berceau se change en une tombe ;
Et, sous la mousse grise dont il est vêtu,
Il nous redit : « Te souviens-tu ? Te souviens-tu ? »

Le chevreuil

I

Un jour que je flânais avec mes jeunes sœurs
Dans les ravins en friche et la bruyère en fleurs,
Soudain, nous nous trouvâmes dans un bois superbe,
Une immense forêt au sol tout vêtu d'herbe
Et de mousse. Le saule au feuillage léger,
Le merisier neigeux qu'on croit voir voltiger,
L'ormeau, le noisetier, le thym, la marjolaine,
L'airelle aux fils soyeux qui volent sur la plaine
Le groseillier sauvage écrasé sous son fruit,
Le sureau, le pourpier, et la belle de nuit,
La fougère ajourée et les tremblantes mûres,
L'arbuste aux mille fleurs, l'arbre aux mille ramures,
Le chêne gazouilleur, les petits bluets bleus
Qui brillent dans la mousse ainsi que de doux yeux ;
Le lierre enlaçant aux fines ciselures,
Qui s'attache et qui met d'épaisses chevelures
Sur les épaules des vieux pins... Dans la forêt
Tout poussait, tout chantait, tout riait à souhait
Dans une paix auguste, heureuse et vénérable...
Cet abîme effrayant, ce mystère adorable
Faisaient germer en nous un grandissant émoi,
Et notre cœur battait de bonheur et d'effroi...
Or, de ce gouffre vert où la beauté fourmille,
Surgissant tout à coup de l'épaisse charmille,
Un chevreuil apparut. Il s'arrêta, surpris,
Se cabra, redressa son cou flexible et gris ;
Ébahi d'avoir fait découverte pareille,
Il leva le museau, tendit sa fine oreille...
Le petit animal, au pelage argenté,
Parut vouloir s'enfuir d'abord, déconcerté,

Mais il se ressaisit... Comprit-il notre joie ?
Un frisson parcourut sa fourrure de soie...
Dans l'herbe il raffermit son délicat sabot,
Il se raidit, bien droit, semblant faire le beau ;
On eût dit que sa bouche essayait de sourire,
Qu'il nous aimait et qu'il cherchait à nous le dire,
Et le chevreuil, les yeux pleins d'étrange ferveur,
Nous regardait d'un air souriant et rêveur...

II

Mais il ne devait pas nous regarder longtemps ;
Trop rapides, hélas ! furent ces doux instants !...
Les branches, les rameaux et les feuilles sans nombre
Scintillaient, remuaient et gazouillaient dans l'ombre ;
L'animal épiait l'antre qui l'appelait,
Et sans doute, en son cœur, le cerf ainsi parlait :
– Retournez vite, enfants, au toit qui vous espère...
Le cerf est pour le bois et l'enfant pour la mère...
Du mont, les derniers feux de la journée ont fui,
Voyez, l'ombre du soir déjà tombe sur lui...
Le crépuscule ami dore comme une moire
Le lac silencieux où je descendrai boire,
Et la lune, sa sœur, du bosquet émergeant,
Secoue au bord du ciel sa mantille d'argent...
Retournez vite, enfants, à la maison chérie.
Laissez-moi ma forêt avec sa rêverie !
Laissez, laissez les bois vivre leur rêve heureux !...
Ses jarrets impatients s'entrechoquaient entre eux,
Et, faisant remuer les feuilles comme une onde,
D'un bond, il disparut dans la forêt profonde...

Au seuil de la forêt

Au seuil de la forêt ainsi qu'au seuil d'un temple,
J'écoute, recueillie, émue, et je contemple
Ces colonnes, ces arcs, ces fresques, ces donjons,
Ces cierges qui, soudain, s'allument dans les joncs,

Ces vieux chênes au dos tout couvert de lierre,
Qui méditent, qui sont courbés, comme en prière,
Et ces jeunes bosquets, frêles adolescents,
Qui vers Dieu font monter leurs rustiques encens...
La forêt est un temple, et l'arbre en est le prêtre.
L'érable, le bouleau, le peuplier, le hêtre,
Le cèdre, le grand pin au tronc lourd et noueux,
Sont des officiants aux habits somptueux...
L'arbre est pieux. Il a dans ses vertes ramures
Des bruits d'ailes. Il a du chant dans ses murmures,
Et, comme torturé d'un mal spirituel,
Dans ses gestes, il a des élans vers le ciel...
Des forces, des lueurs circulent dans ces antres.
L'arbre est l'officiant, les oiseaux sont les chantres.
Ramiers, moineaux, piverts, alouettes, pinsons,
Ceux des sombres ravins, comme ceux des buissons,
Fauvettes, rossignols, alouettes, mésanges,
Chantent en imitant le chœur lointain des anges ;
Et quand une tempête éclate sur les monts,
Courant, criant, hurlant comme mille démons,
Quand le vent fait plier l'arbre dans les ravines
Les bois grondent ainsi que des orgues divines,
Et dans cette ombre immense où l'éternel se meut,
Je crois entendre, au loin, la grande voix de Dieu !...

L'avenir

Un jour, chères forêts, – tel est votre avenir –
Vous verrez arriver chez vous les émissaires
Des profanations que l'on dit nécessaires,
Hélas ! et ce sera votre heure de mourir...

– « L'argent, le capital qu'il faut faire fleurir,
Voilà notre œuvre... Adieu les antres, les clairières,
Adieu l'arbre pensif, adieu forêts, bruyères,
Où l'aigle aime à voler et le cerf à courir !

Pour que l'on vive il faut que la montagne meure,
Que rien de primitif ici-bas ne demeure !... »
Ces hommes, ô forêts, voilà ce qu'ils diront...

Puis, alors, sans pitié, sourds à votre prière,
Ils jetteront sur vous leur hache meurtrière,
– Et je souffre déjà du mal qu'ils vous feront !...

La ronde sous les bois

Je vous vois, sous l'ombre tremblante
D'un bois au rustique fouillis,
Troupe joyeuse et turbulente,
Petites filles du pays...
Vous dansez, frêles et gentilles,
Et par la main vous vous tenez...
– Dansez, belles petites filles,
Dansez, tournez, tournez !...

Dans la lumière jaillissante,
Et l'or des grands bois reverdis,
Vous passez, ronde éblouissante,
Dans la paix des soirs attiédis...
Ô fronts baignés de clairs de lunes,
Et de feuillages couronnés ;
Dansez, belles petites brunes,
Dansez, tournez, tournez !...

Comme vous, j'eus dans ma jeunesse

Des rondes autour des buissons,
Des danses parmi l'herbe épaisse,
Et des babils et des chansons...
Comme vous, troupes vagabondes,
Je connus ces jours fortunés...
– Dansez, belles petites blondes,
Dansez, tournez, tournez !...

Allez ! Oui, dansez à la ronde
Petites filles aux doux yeux,
Car hélas ! trop tôt en ce monde
S'envolent les instants joyeux !
L'été mourra dans les charmilles,
Et la rose à vos fronts fanés...
– Dansez, belles petites filles,
Dansez, tournez, tournez !...

La route

> « Le chemin qui contourne la Gaspésie sera ouvert
> aux automobilistes vers le milieu de l'été. »
>
> Les journaux

Vous voilà donc vaincus, grands monts, rocs souverains !
Caps divins, vous rêviez, tels des géants antiques,
Près des flots ; mais brisant vos rêves poétiques,
Le progrès a rompu vos épaules d'airain...

De partout, pour jouir de ton charme marin,
Ô mon pays, viendront les passants exotiques,
Et ceux dont la pensée a des goûts romantiques
S'extasieront devant ton horizon serein...

Les autos passeront avec exactitude

Sur le faîte des caps où vit la solitude
Et le regard artiste aura beau s'exalter...

Mais, tandis que nos pieds broieront la feuille tendre,
Moi je croirai, sous les verts feuillages, entendre
L'âme vierge des bois, dans l'ombre sangloter !...

L'oiseau des bois

I

Souvent je te revois encore,
Je te revois et je t'entends,
Dans ma pensée, oiseau sonore
Qui revenais chaque printemps.

Bel enchanteur de ma jeunesse
Comment pouvais-je t'oublier,
Toi qui mettais mon cœur en liesse,
Toi qui chantais dans le hallier !...

Penchée au bord de ma fenêtre
Où l'œil plongeait dans le lointain,
Ah ! je savais te reconnaître
Et te saluais de la main...

D'où venais-tu ? De quelle sorte
Étais-tu donc ? Grive ou pinson ?
Étais-tu jeune ou vieux ? – Qu'importe,
Car je t'aimais pour ta chanson !...

Dès que la terre découverte
Offrait au soleil ses penchants,
Juché sur une branche verte,

Tu reprenais les mêmes chants...

De chanter tu devenais ivre,
Ton petit cœur en semblait lourd ;
L'ivresse, l'extase de vivre
Gonflait ta gorge de velours...

Tu chantais... Un rêve sublime
Mettait le feu dans ton gosier,
Tandis qu'à la mer, vaste abîme,
Voguait le bateau printanier...

Le papillon multicolore
Fuyait le coteau rembruni :
Tu chantais, tu chantais encore...
Ton chant montait vers l'infini...

Mais hélas ! ta chanson jolie
Cri du cœur, suprême tourment,
S'imprégnant de mélancolie,
Devenait triste, infiniment...

Hélas ! tu ne pouvais décrire
Ton rêve si vibrant, si haut,
Et ta chanson, joyeux délire,
Agonisait dans un sanglot !...

II

Ô frère, ô chantre des ravines,
Mon vers est semblable à ta voix !
Les rimes, les chansons divines
Viennent expirer à mes doigts !...

Dans tous ces tercets que voient naître
Mes yeux à leur tâche rivés,
Mon âme ne peut reconnaître
Les poèmes qu'elle a rêvés...

Nul rythme ne peut vous décrire
Sublime tourment de l'esprit !
Et les vers qu'on rêve d'écrire
Sont plus beaux que ceux qu'on écrit !...

Ah ! c'est en vain que je m'enflamme ;
Hélas ! je le sais, désormais :
Ce que j'ai de plus beau dans l'âme
Nuls vers ne le diront jamais !...

III

Chantons quand même, oiseau, mon frère !
Chantons dans un rêve pareil,
Car le chant nous est nécessaire
Comme à la plaine le soleil !...

Chantons tandis qu'Avril étale
Ses bourgeons, ses parfums troublants.
Que notre beau rêve s'exhale
Dans la tristesse de nos chants !...

Chantons ! Que notre voix s'élève
Vers le firmament, comme un flot,
Puisque toute jeunesse est brève,
Puisque tout chant n'est qu'un sanglot !...

Appel au souvenir

I

Partons à travers champs. Les lointaines années
Nous appellent, les mains pleines de fleurs fanées...
Partons vite ô mon frère, ô divin souvenir,
Car la vieillesse, hélas ! s'empresse de venir.
Bientôt, elle sera notre maître et notre hôte...
Partons à travers champs. Vois cette forêt haute,
Ces courbes, ces vallons, ces penchants veloutés
Où passent en jouant les brises des étés ;
Vois ce pré qui sourit près d'une pente douce,
Où le gai liseron près de l'érable pousse,
Ces champs majestueux où dans de verts enclos
La masse des épis roule comme des flots...
Vois ces caps, ces rochers, ces sources, ces cascades,
Ces creux où les sapins font de vertes arcades,
Ces rocs tout habillés de feuillage ondulant,
Ces monts lointains portant de l'aube sur leur flanc...
Sur la mer, où s'envole une frêle alouette,
Vois ce bateau léger, vois cette silhouette
Des goélands craintifs au vol capricieux
Qui semblent de grands lys effeuillés sous les cieux !...

II

Ici c'est un bouleau tendant comme une voûte
Ses feuilles en dentelle, au-dessus de la route,
Plus loin, c'est le sentier où vers la fin du jour,

Reviennent lentement les troupeaux d'alentour...
Vois l'enclos, le jardin souriant dans la brume,
Vois ce perron usé, vois ce vieux toit qui fume
Et qu'un riant coteau réjouit et défend :
C'est là que je jouais lorsque j'étais enfant !...
C'est elle, ô souvenir, c'est la terre chérie,
C'est ce mont, cette mer, ce roc, cette prairie !
C'est là que j'entendis pour la première fois
L'amour qui chante en nous comme un oiseau des bois.
Comme un oiseau frileux qui se cache en notre âme,
L'amour, l'amour qui n'est que magie et que flamme
Et qui rayonne au fond d'un cœur joyeux et pur,
Comme le gai soleil dans un matin d'azur !...

III

Ô souvenir ! Suivons ce chemin qui serpente.
Viens, que mes pieds encor descendent cette pente,
Et que je presse un peu ces arbres sur mon cœur,
Avant que tout en moi ne soit qu'ombre et rancœur,
Avant que le soleil de mon été s'efface,
Et que l'horreur des nuits descende sur ma face !...
Recueille-toi, recueillons-nous, ô souvenir,
Car l'aube va bientôt s'éteindre et se ternir,
Car déjà, sur mon front l'hiver se précipite,
Car bientôt, je serai, dans ma chair décrépite,
Avec le froid dans l'âme et la neige au cheveu,
Une petite vieille, assise au coin du feu !...

Au seuil de la jeunesse

Viens, ô rêve, ô mon frère intrépide et fidèle,

Mon cœur, comme un oiseau, s'élance à tire d'aile !

Le doux vent de l'été souffle sur les hauteurs,
Les vallons sont chargés d'adorables senteurs...

La vie inapaisable en mon âme oppressée
Déborde comme un vase où la vigne est pressée.

N'entends-tu pas, au loin dans les bois éclatants,
Ces refrains, ces soupirs et ces rires chantants ?...

Ces voix lointaines qui s'éteignent, désolées,
Ces murmures d'amour courant dans les vallées,

Ces soleils attardés sombrant sur les sommets,
Hélas, c'est mon passé qui s'enfuit à jamais !...

Viens, ô rêve... Vois-tu dans la lumière rose
Cette voile ? On dirait un oiseau qui se pose,

Et qui, las d'avoir pu dans l'aube voyager,
Sur un flot calme vient enfin se reposer...

Vois-tu, vois-tu, là-bas, sourire une colline,
Et vois-tu sur les monts ce chêne qui s'incline ?...

Ô frère, mène-moi, ce soir vers ce sentier ;
Je te suivrai d'un cœur vaillant, d'un pas altier...

Qu'importe si mon pied se blesse et se déchire,
Ce soir, c'est vers ces lieux que mon âme soupire...

Viens, fuyons cette ville au bruit étourdissant,
Et prenons le sentier qui penche et qui descend...

Si le chemin est rude et la route peu sûre,

Si chaque pas de plus nous fait une blessure,

Si la ronce cruelle et le ravin pierreux,
Nous arrachent parfois un long cri douloureux,

Si la roche meurtrit notre chair et la blesse,
Si mon corps épuisé défaille de faiblesse,

Ah ! je proclamerai l'ivresse de souffrir,
Ô rêve – je mourrais s'il me fallait mourir –

Et je te chanterai des hymnes d'allégresse,
Si tu veux me conduire au seuil de ma jeunesse !...

Regrets

Je songe à ce passé qui fut le mien, naguère,
Au grand fleuve roulant son sillage argenté,
Je songe au vieux bateau dormant sur la rivière ;
Je songe aux soirs vermeils, écrasants de beauté...

Je songe à ce passé baigné de solitude,
Aux courses du matin dans l'herbe des sillons ;
À ces jours où je n'eus pour toute inquiétude
Que de prendre en mes doigts les légers papillons...

Maintenant que mon rêve en son vol se déploie
Et que tout de la vie hélas ! m'est découvert,
Je regrette ces jours d'innocence et de joie
Où je marchais, pieds nus, sur les bords de la mer !...

Je voudrais oublier le visage des foules
Qui vont, portant le lourd fardeau de tous les jours,
Et les pavés brûlants de la rue, et les houles

De ces peuples obscurs qui cheminent toujours ;

Je voudrais oublier ces fronts mornes et pâles
Qui passent, tourmentés d'un éternel tourment ;
Ce fard qui cache en lui les détresses morales,
Ce sourire qui pleure et ce rire qui ment...

Je voudrais revenir aux jours de ma jeunesse
Où je n'avais rien vu de triste ni de laid,
Où, seule, rayonnait dans le jour en liesse
La voile du bateau léger qui s'en allait...

Ô charme d'autrefois ! Ô mer harmonieuse !
Matin réjouissant, midi vibrant et clair !...
Je voudrais retrouver cette heure radieuse
Où je marchais, pieds nus, sur les bords de la mer !...

La barque engloutie

Ils sont déjà lointains ces jours d'insouciance
Où nous allions tous deux dans notre vieux chaland,
Flottant de roc en roc, échouant d'anse en anse,
Et suivant le remous du flot berceur et lent.

Notre cœur était jeune, et notre âme semblable
Au lys qui, sous les bois, dort dans sa pureté...
Le flot venait mourir lentement sur le sable,
Et la mer déployait pour nous sa majesté...

Tu mettais un chapeau fait de paille très fine,
Un spencer velouté, de simples escarpins ;
Et moi, je te trouvais, en mon âme enfantine,
Plus beau que ces portraits que le Rembrandt a peints...

Vraiment je ne sais plus quelle robe nouvelle
Je portais, quel chapeau je prenais au hasard,
Mais je savais fort bien que tu me trouvais belle,
Car tes yeux le disaient dans leur humble regard...

Sans paroles pourtant, tu disais tant de choses !
Et l'air était si pur au sein des goémons !
Le bas du ciel s'ornait de longues franges roses...
Mais tu ne voyais pas ni la mer ni les monts !...

Tu ne voyais que moi... Ravi, tu semblais dire :
– « Voyez donc cette enfant qui rêve à mon côté...
C'est pour moi que sa douce lèvre sait sourire,
C'est d'elle que me vient toute félicité !...

Elle est mon ciel, elle est ma richesse et ma joie !... »
C'est ainsi que parlait ton regard enflammé,
Tandis que sur la côte, où la moisson ondoie,
Le feu des toits s'était doucement rallumé.

Mais ces instants ont fui. Tu fus homme, et moi femme
Sur nos fronts ont passé les vents échevelés,
Et de nos mains hélas ! a glissé cette rame
Qui chantait mollement sous les cieux étoilés...

La rive est délaissée et le chaland est vide.
Il est mort ce beau temps, il est mort pour toujours...
La barque a dévié de sa route splendide ;
La barque s'engloutit dans l'abîme des jours !...

Comme un bateau qui passe...

Ma jeunesse n'est plus ; elle vient de s'éteindre.
En vain je l'appelai de mes cris superflus ;

Elle est comme l'oiseau que nul ne peut atteindre,
Comme un bateau qui passe et qu'on ne revoit plus !...

Elle est morte. Les lys des plaines reverdies
Pour elle n'auront plus ni charmes ni parfums.
Son rire s'est éteint, ses mains se sont raidies ;
Elle dort maintenant du sommeil des défunts...

Son pas qui résonnait dans les forêts secrètes,
Son sourire, sa voix, tout est mort pour toujours ;
Ses mains sont jointes, et ses lèvres sont muettes
Comme les morts qu'on garde et qu'on veille trois jours.

Ses beaux yeux en riant se ferment à l'aurore.
Son ombre s'engloutit dans le jour parfumé,
Comme le clair vaisseau qu'un crépuscule dore,
Et qui sombre soudain dans le soir enflammé...

Elle est morte. Un dernier rayon ornait sa robe...
Le soir chantait au sein des radieux décors...
La nuit passait – la nuit en qui tout se dérobe –
Elle l'a prise et l'a couchée avec les morts...

Elle a fui pour toujours... Il ne me reste d'elle
Que les débris qui couvrent le front des vaincus ;
Elle est comme l'oiseau qui vole à tire d'aile,
Comme un bateau qui passe et qu'on ne revoit plus !...

La source

I

Au pied d'un cap massif qui tombe dans la mer,
Frais collier égayant les côtes ténébreuses,

Traçant un sillon d'or dans les plaines ombreuses,
Elle brillait dans l'herbe ainsi qu'un ruban clair.

Parfois, une alouette au vol nerveux et fier,
D'un coup d'aile troublait ses ondes langoureuses,
Et, tout le jour, au sein des pâles tubéreuses,
Elle élevait gaiement sa fraîche voix dans l'air...

Et si belles étaient ses notes égrenées,
Que maintenant encore, après bien des années,
J'en entends sourdre en moi l'écho plein de douceur...

J'écoute encor le bruit qu'elle faisait dans l'ombre
Quand son eau s'infiltrait dans l'interstice sombre,
Et chaque goutte est comme un soleil dans mon cœur !

II

Elle glisse toujours en son flot captivant,
Chaque jour l'aile frêle de l'oiseau l'effleure...
Les amoureux, pensifs, près d'elle oubliant l'heure,
Pour s'aimer seul à seul y viennent bien souvent...

Mêlant son doux murmure au murmure du vent,
Elle chante, elle rit, parfois même elle pleure,
Et l'homme qui revient, le soir, vers sa demeure,
Écoute encore au loin son langage émouvant...

Elle glisse toujours, légère en l'herbe tendre,
Mais je ne puis hélas ! ni la voir ni l'entendre...
Je ne vois plus son onde en perles s'égoutter...

Et c'est avec une âme envieuse et jalouse
Que je songe au passant qui, foulant sa pelouse

Va s'asseoir sur ses bords et l'écoute chanter !...

Le ruisseau

Le jour dorait l'arbre et la feuille,
Tous les bois étaient en éveil.
La rose que la main effeuille
Ouvrait son cœur chaud et vermeil.
L'air était pur, l'heure était douce,
L'aulne que le ciel irisait
Se penchait gaiement sur la mousse,
Et le ruisseau jasait, jasait...

Que disait-il à l'herbe tendre
Ce tout petit ruisseau d'argent ?
Quels propos faisait-il entendre
Au bois onduleux et changeant ?
Tout près, sur un coteau superbe,
L'avoine dorée épiait.
Nous marchions tous les deux dans l'herbe,
Et le ruisseau riait, riait...

Dans l'air charmé, les demoiselles
Volaient avec les colibris ;
Les fleurs semblaient avoir des ailes ;
De moi ton cœur était épris.
Ton âme amoureuse et sereine
Cherchait à dire son secret ;
Tu tenais ma main dans la tienne,
Et le ruisseau chantait, chantait...

Je gardai ta main frémissante
Quelques instants entre mes mains,
Puis nous reprîmes cette sente

Qui, par de rustiques chemins,
Nous ramenait à ma demeure ;
L'âpre destin nous séparait.
Nous nous sommes quittés sur l'heure ;
Et le ruisseau pleurait, pleurait...

Le vieux pont

Je me souviens de ce vieux pont, frêle et rustique,
Ployant sur un ruisseau joyeux et poétique...
Il vieillissait, tout près d'une austère maison
Où la mousse étendait sa verte floraison,
Et le vent qui, partout, sans repos, plane et rôde,
Du logis m'apportait l'odeur vivante et chaude...
Dans les brumes du soir et les feux du matin,
La verveine, le buis, l'iris, l'ormeau, le thym,
Et la reine des prés, fragile et langoureuse,
Y poussaient follement dans une paix heureuse.
J'y voyais remuer dans l'épaisseur des joncs
Des grenouilles, aux grands yeux clignotants et ronds.
J'aimais, quand le soleil illumine la plaine
Où paissent les moutons à la tremblante laine,
J'aimais aller rêver, seule sur le vieux pont.
Mon regard enfonçait dans l'onde jusqu'au fond ;
Mon âme était conquise à ce calme admirable,
Et mon front se mirait dans l'eau comme l'érable.
J'y suivais tout le jour le vol des papillons
Qui tracent dans l'air pur de lumineux sillons.
La brise m'apportait le chant des pâturages.
À fleur d'eau, dans de bleus et splendides mirages,
Parfois, en émergeant d'un grand puits de clarté,
Une truite laissait voir son ventre argenté...
Des fourmis voyageaient sur une passerelle
Faite d'un tronc d'aulnier et de feuilles d'airelle.

Du côté de la mer, où dormait un vieux yacht,
Le clair remous formait un minuscule lac,
Et j'y voyais glisser, insaisissable et digne,
Une oie immaculée et belle comme un cygne...

Soir d'autrefois

Soir calme d'autrefois, tu souris dans la brume
Du passé rayonnant que je connus jadis,
Tu me souris, ô soir, dans le toit gris qui fume,
Et dans le paysage aux lointains reverdis...

La forêt, devant moi s'ouvre grave et profonde,
Avec ses verts halliers, ses bois, ses lacs dormants,
Et son feuillage qui déferle comme une onde,
Où la nuit fait courir de longs frémissements...

Voici sur les coteaux la lande favorite
Où nous avons porté souvent nos pas errants,
Où nos doigts effeuillaient la blanche marguerite,
Où la rose fleurit au-dessus des torrents...

Voici les prés chantants, les riantes collines,
Les fleurs de la savane embaumant le chemin,
Voici l'eau bondissante et les larges ravines
Que nous passions ensemble en nous tenant la main...

Bientôt, le soir jetait ses mirages nocturnes,
Les bois, lourds de silence annonçaient le repos ;
Les champs, trop pleins, versaient l'odeur comme des urnes,
Et dans l'air résonnait la cloche des troupeaux.

Doux passé, je te vois au fond du paysage ;
Ô crépuscule rose, ô soir, ô soir divin !
Soirs calmes d'autrefois je revois votre image
En cette humble maison qui dort dans le ravin !...

Vieux Noëls

I

Ô beaux jours envolés ! Ô Noëls de jadis !
Claire embrasure au fond lointain du Paradis !
En ces longs mois d'hiver où la nuit gronde et vente,
Ô douce vision, que vous êtes vivante !...
Magique pauvreté ! Riens chers et bienvenus !
Tous les trésors étaient dans nos bas contenus !
Dès l'aube, très émus, retenant notre haleine,
Tremblants, nous saisissions l'énorme bas de laine
Où le petit Jésus, en secret, avait mis
Les cadeaux désirés et les bonbons promis.
Un bonheur grandissant brûlait notre prunelle...
– Qu'as-tu ? demandait l'un ; – C'est un polichinelle !
– Et toi ? – C'est un cheval de bois ! – Et toi, dis, dis ?
– Une poupée ! Un sac de noix et de candis !
– Moi, disait l'autre, j'ai des crayons et des plumes,
Des raisins d'or et des pastilles pour les rhumes !
– Une toupie ! – Un régiment ! – Des animaux !
Et notre cœur joyeux s'exaltait dans ces mots !
Je vois passer encor devant moi ce cortège.
Ô belle âme d'enfant, neuve comme la neige !
Enchantements naïfs, jouets mirobolants,
Que vous étiez petits et que vous étiez grands !
Ma poupée au visage informe et teint de rose,
Que vous me paraissez maintenant peu de chose
À côté de ces vers qui narguent mon désir,
Et de cet infini que je ne puis saisir !

II

Les cloches de l'église annonçaient la venue

De ce Dieu qui naissait d'une Vierge ingénue.
Minuit !... C'était Noël !... C'était le temple Saint
Scintillant de reflets, bruyant comme un essaim
Que la joie envahit et que la vie inonde.
Nous partions tous, à pied, dans cette nuit profonde,
Nos cœurs étaient remplis d'un grand amour de Dieu ;
Des étoiles piquaient d'or le fond du ciel bleu,
En jetant sur nos pas des lueurs fraternelles,
Des étoiles, qui nous semblaient toutes plus belles
Que celle qui, jadis, par les monts étrangers,
Vers la lande divine a guidé les Bergers.
Nous atteignions bientôt, pieuse caravane,
La Crèche d'où montait un parfum de savane.
L'Enfant Jésus dormait parmi les sapins verts,
Et près de Lui, la Vierge, avec ses bras ouverts,
Souriait à Joseph, qui, douce sentinelle,
Étendait sur l'Enfant une main paternelle.
La neige et le frimas recouvraient les parois
De l'étable où dormait le puissant Roi des Rois !
Debout, dans leur manteau d'or et de cachemire,
Les Mages présentaient leur encens et leur myrrhe,
Cependant que le bœuf et l'âne, aux souffles lourds,
Le réchauffaient de leurs babines de velours...

III

Ah ! comme je voudrais, en cette nuit sereine,
Où la foi des aïeux triomphe, souveraine,
Ah ! comme je voudrais, ô Jésus, cette nuit,
Blanche de toute erreur, libre de tout ennui,
M'agenouiller encore auprès de cette Crèche
Où Vous régnez sur votre lit de paille fraîche ;
Et là, joignant les mains avec naïveté,
L'âme pleine de foi, d'amour, de pureté,

Sentir, devant ce doux et sublime mystère
Qui fait descendre un peu de ciel sur cette terre,
Sentir, en ces moments divins et radieux,
Les larmes d'autrefois s'échapper de mes yeux !

Doux passé...

J'entends un chant dans le lointain,
Un chant matinal, argentin...
J'entends un chant clair et sublime
Qui s'envole de cime en cime...
J'entends un chant dans le lointain...
C'est mon doux passé qui s'éteint !...

J'entends des pas sourds dans la nuit,
Des pas qui font un léger bruit,
Qui s'en vont dans le vert des brousses,
Et qui s'enfoncent dans les mousses...
J'entends des pas sourds dans la nuit,
C'est mon doux passé qui s'enfuit !...

J'entends un chant très doux, très fort,
Un chant plus profond que la mort,
Et qu'en sanglotant on écoute...
J'entends une voix sur la route...
J'entends un chant très doux, très fort...
C'est la voix de mon passé mort !...

Adieux au passé

Adieu les rondes enfantines
Autour de la maison, le soir,

Les tièdes parfums des collines,
Odorants comme un encensoir.
Adieu les bluets dans la mousse,
Les violettes du fossé ;
Adieu vieux chêne qui s'émousse...
Adieu donc passé, doux passé !...

Adieu les rêves, les chimères,
Les cerfs-volants et les cerceaux ;
Adieu les chansons que nos mères
Chantaient autour de nos berceaux !
Adieu les courses dans les plaines ;
Le pied par les ronces blessé ;
Adieu l'eau fraîche des fontaines ;
Adieu donc passé, doux passé !...

Adieu la barque au clair de lune,
La mer scintillant sous les cieux,
Adieu le vent dans le mât d'hune,
Adieu les soirs mystérieux !...
Adieu la chaloupe qui penche,
Qui va sur le flot cadencé ;
Adieu charmante voile blanche,
Adieu donc passé, doux passé !...

Adieu les routes violettes,
Les savanes en fleurs, et puis
L'eau qui retombe en gouttelettes
À la margelle du vieux puits...
Adieu le jardin sous les saules ;
Le banc par nos jeux renversé ;
Adieu cheveux sur les épaules ;
Adieu donc passé, doux passé !...

Adieu la main qu'on abandonne
Pour franchir à deux le chemin.

Les baisers innocents qu'on donne,
Et qu'on reprend le lendemain...
Adieu la naïve tendresse,
Mains jointes et cœur oppressé ;
Adieu les amours de jeunesse !
Adieu donc passé, doux passé !

Le jardin près de la mer...

Un horizon sans fin qu'un soleil d'or éclaire,
Près des flots, un jardin par nos rêves chéri...
Quel tableau de jeunesse éblouissante et fière
Que les roses d'été dans ce jardin fleuri !...

Quand cette floraison tressaille, et se redresse
Comme pour secouer le poids de sa beauté,
Que de fois, pour m'offrir, tu pris avec adresse
Dans le jardin fleuri les roses de l'été !...

Mais les brises d'automne ont passé, désolées,
Sur nos rêves éteints et notre orgueil flétri,
Et ce n'est plus pour nous que s'entr'ouvrent, ailées,
Les roses de l'été dans le jardin fleuri...

Et d'autres sont venus, joyeuses tourterelles,
Roucoulant leur bonheur dans le soir enchanté ;
La vague était rieuse... Eux cueillirent pour elles
Dans le jardin fleuri les roses de l'été...

La brise était très douce, et leurs mains frémissantes
S'étreignaient dans l'élan de leur cœur attendri,
Tandis que s'ouvraient, près des vagues incessantes,
Les roses de l'été dans le jardin fleuri...

Mais, plus tard, ils seront vieux aussi. La souffrance
Entrera jour par jour dans leur cœur attristé,
Et leurs yeux éplorés verront sans espérance
Dans le jardin fleuri les roses de l'été.

.....

Seigneur, puisque le ciel s'ouvrant à la détresse,
Reçoit l'âme blessée et le rêve tari,
Y pourrons-nous cueillir, comme en notre jeunesse,
Les roses de l'été dans un jardin fleuri ?...

Puisque vous avez fait nos humaines prunelles
Amoureuses des fleurs et de l'immensité,
Seigneur, cueillerons-nous, près des mers éternelles,
Dans vos jardins fleuris, les roses de l'été ?...

Souvenons-nous...

Ô mes sœurs, le temps fuit, l'aube s'éteint, rapide,
De l'heure sans merci rien n'arrête le cours.
Bientôt, entre nos mains, la coupe sera vide ;
Nul pouvoir ne retient le courant de nos jours...
Du temps où nous allions, rêveuses jeunes filles,
Flâner dans les ravins, l'herbe jusqu'aux genoux,
Du temps où nous chantions, le soir, sous les charmilles
Souvenons-nous ! Souvenons-nous !...

De ces jours rayonnants où, jeunes caravanes,
La jambe à demi-nue et la bouche en chansons,
Nous cueillions le bluet et la fleur des savanes,
Et courions jusqu'au soir dans l'ombre des buissons,
Des jours où poursuivant les frêles demoiselles,
Nous montions à l'assaut des rosiers et des houx,

Des jours où nous avions, comme l'oiseau des ailes ;
Souvenons-nous ! Souvenons-nous !...

Mes sœurs, souvenons-nous de ces heures charmantes
Où, des monts éloignés fouillant les coins secrets,
Nous faisions tressaillir les cavernes dormantes
Et marquions de nos pieds la mousse des forêts...
Souvenons-nous des jours de joie et de chimère
Où dérobant les nids, sous les feuillages roux,
Aux oiseaux qui criaient nous redonnions leur mère ;
Souvenons-nous ! Souvenons-nous !

Souvenons-nous des prés, des montagnes, des plaines,
Des sentiers veloutés qui formaient nos chemins,
Des barques et des flots, des puits et des fontaines
Dont l'eau pure tombait en perles dans nos mains...
Souvenons-nous du toit où jadis à toute heure
La vie était si bonne et le rêve si doux ;
Mes sœurs, souvenons-nous de la vieille demeure :
Souvenons-nous ! Souvenons-nous !

Le vent soupire...

I

Le vent soupire et pleure, et de sa plainte sourde
Inonde les coteaux et mon âme à la fois ;
Pesant sur ma pensée insaisissable et lourde,
L'ombre s'étend dans la vallée et dans les bois.

C'est la nuit. Le dernier reflet se précipite
Au bas du ciel. Les flots s'éteignent dans le noir.
C'est la nuit. On dirait qu'auprès de nous palpite
Un fantôme effrayant que nul œil ne peut voir...

– Laisse donc là ton rêve inutile, ô mon âme ;
Au seuil de l'infini cesse d'être aux aguets.
Réponds donc à l'appel joyeux qui te réclame ;
Que te sert d'aligner des vers sur des feuillets ?

Seule ainsi, dans la nuit, forçat du vers rebelle,
Tu jongles, tu faiblis à chercher de vains mots,
Cependant qu'à sa joie un monde heureux t'appelle,
Et que le plaisir rit au sein des verts rameaux...

Ignorant de ton art, riant de tes chimères,
Tandis qu'au fond de toi le noir dégoût descend,
Le monde, dédaigneux de tes strophes amères,
Ne jette même pas un regard en passant...

II

– « Laisse donc là ton rêve »... Ainsi, dans le silence,
Où je voyais la nuit rampante se mouvoir,
Ricaneur, et trônant dans sa froide indolence,
Ainsi donc me parlait le sombre désespoir...

Mais je lui dis : Va-t-en ! retire-toi ; lui dis-je ;
Tu ne peux arrêter le flot de mes chansons !
Il est comme la fleur qui pousse sur sa tige,
Il est comme l'eau vive en l'herbe des buissons !...

Mon vers n'est pas brillant, ma voix n'est pas vivace,
Mais il est de grands mots dans les mots que j'écris,
Car le sublime vit au fond de notre race,
Et tout poète est grand qui chante son pays !...

D'autres ont célébré leur ciel de Normandie,
Leur beau soleil, leur sol fleuri, leurs clairs îlots ;

Moi, je veux, à mon tour, chanter ma Gaspésie,
Et ses braves pêcheurs qui vivent sur les flots...

Qu'ils sachent que leur souvenir dont je m'enivre,
Comme une fleur qui s'ouvre au jour, vient d'éclater ;
Qu'ils sachent que leur nom est gravé dans un livre,
Et qu'un poète a mis son âme à les chanter !

Et moi, triste rêveuse à la rime asservie,
Je bénirai mon faible vers et ma chanson,
S'ils aiment encor plus leur belle et rude vie,
Et si le vent du large est plus doux à leur front !...

Nostalgie

Les étoiles, une à une, vont disparaître ;
Ce sera bientôt l'heure où les troupeaux vont paître
Dans l'herbe encore humide et fraîche de la nuit.
La pâle belladone et la belle de nuit,
Que, pour des jours heureux l'ombre des bois enferme,
Vont s'assombrir ainsi qu'un bel œil qui se ferme.
Tout va porter encor le fardeau du destin.
La barque louvoiera dans l'air pur du matin,
Le pêcheur reprendra sa tâche coutumière,
Et sur l'onde, qui semble un grand lac de lumière,
Il ira vaillamment soulever ses filets...
Puis la nuit descendra, douce, sur les galets...
Du matelot qui passe en la brunante heureuse
L'écho va répéter la chanson amoureuse,
Plus tendre que le chant du plus tendre berger...
La lune va bientôt des bosquets émerger,
Et tu seras, au sein de cette nuit sereine,
Plus belle que jamais, terre gaspésienne !
Mais je ne te vois pas ; je suis loin. Que de fois

Lorsque l'ombre envahit tes rives et tes bois,
Que de fois, relevant mon front las de l'étude,
Je t'évoque en mon cœur, pays de solitude !
Je te vois, radieux dans les brumes du soir,
Et mon regard charmé s'obstine à te revoir.
Et, ces soirs-là, sais-tu qu'en ma sombre tristesse,
Je donnerais alors la plus grande richesse
Je donnerais le monde entier et ses appâts,
Tout ce que je possède, et ce que je n'ai pas,
Je donnerais mes vers sublimes de poète,
Et ce frêle laurier qu'a posé sur ma tête
Un renom fugitif et que nous acclamons,
Pour revoir un coucher de soleil sur tes monts !...

Adieu

Je chante un sol divin, et pourtant je mourrai.
Et dès lors, jamais plus je ne les reverrai
Ces monts que bravement j'ai chantés dans ce livre.
Et, pourtant, ils pourront continuer de vivre.
Ils auront, chaque jour, une égale beauté,
Et, sous les mêmes cieux la même majesté...
Mais, cependant, couchée en la froide poussière,
Non, non, je ne serai pas morte tout entière,
Car la mère au front pur qui berce son enfant,
Car le jeune marin qui chante en attendant
Que l'air gonfle sa voile et que l'onde se ride ;
L'homme qui pêche au loin, sous le couchant splendide,
Ces êtres que d'un cœur si sincère j'aimai,
Quelque part, sous leur ciel âprement parfumé,
Fredonneront, parfois, des mots qu'en poésie
J'ai mis pour célébrer leur belle Gaspésie...
Quoique morte, et couchée en ma tombe, j'aurai,
Autour de moi, leur souvenir cher et sacré ;

Et mon nom flottera parmi leurs blanches voiles,
Dans leurs nuits sans clarté, dans leurs soirs pleins d'étoiles,
Mon nom vivra parmi leurs chants aux purs accords,
Et je ne serai pas morte comme les morts !...

La voile

Comme l'épi qui tombe en l'herbe des buissons,
Nous naissons, nous passons et nous disparaissons.

Sur sa tige, pourtant, la gerbe peut renaître,
Mais, pour nous, rien ne rend la jeunesse à notre être.

Au matin, on est jeune et fort comme les dieux ;
Le soir, on se retrouve infirme et déjà vieux...

Lorsque je sentirai la nuit sur moi descendre,
Et que de mes bonheurs le vent prendra la cendre,

Seigneur, quand le passé, comme un songe lointain,
Comme une flamme qui, sous le boisseau s'éteint,

Pour moi ne sera plus qu'une ombre qu'on regarde,
Qu'un vieux joyau qu'on aime et qu'en secret on garde,

Quand mes yeux épuisés ne pourront plus, le soir,
Suivre les barques qui s'enfoncent dans le noir,

Et qui, grands papillons aux ailes vagabondes,
Semblent glaner, au loin, l'âcre parfum des ondes,

Dans mon esprit, Seigneur, laissez un peu de jour,
Dans mon âme, laissez, laissez un peu d'amour,

Que je puisse, en ces jours où l'ennui nous dévore,
Que je puisse, ô mon Dieu, me rappeler encore

Sur les flots roses, par le matin réjouis,
La voile qui passait sous mes yeux éblouis !...

Là-haut

Là-haut, dans ce pays des cieux qu'on ne peut voir,
Un jour, si le Seigneur veut bien me recevoir,
Je chercherai des yeux dans la sainte lumière
Les paysages chers dont je suis coutumière,
Les vallons, les coteaux, les ravins, les sommets,
Les lacs que j'admirais et les monts que j'aimais.
Dieu qui veut qu'ici-bas tout être humain s'attache
À son toit, à sa terre et les garde sans tache,
Pour nous, fera revivre en son éternité,
Les lieux connus, avec leur humaine beauté
Et leur charme divin dont notre âme est saisie...
Oui, je te reverrai, là-haut, ma Gaspésie !
Je te retrouverai, mon rustique pays !
Je reverrai tes monts aux faîtes alanguis,
L'or de tes genêts roux, tes collines joyeuses,
Tes caps, tes rocs battus par les vagues fougueuses,
Ta mer, ta mer sublime avec son nautonier,
Et tes rochers garnis de vert genévrier !...
Je te verrai, car Dieu dans sa magnificence,
Nous fera retrouver les lieux de notre enfance ;
Et mes yeux qui croyaient se fermer à jamais
Sur tes clairs horizons pourront voir désormais,
Dans la poussière d'or de la route divine
Que l'œil terrestre épie et que l'âme devine,
Pourront voir, dans l'azur à peine défini,
Tes contours bien aimés flotter dans l'infini !...

Ma Gaspésie,
poèmes de Blanche Lamontagne-Beauregard (1889-1958),
est paru, à Montréal, sans nom d'éditeur, en 1928.

ISBN : 978-2-89668-513-4
© Vertiges éditeur, 2017
— 0514 –